contemplent les traits de cette victime de la science, entrée si jeune dans l'immortalité.

Vous aussi, ses concitoyens, vous aurez désormais sous les yeux son image sympathique. Ce monument, œuvre distinguée d'une artiste, parente de l'illustre mort, ce monument que je remets, au nom du Comité que je préside, à votre digne maire, enseignera aux générations nouvelles le culte du savoir, de la franchise et du bon goût. A plusieurs il suggérera sans doute l'envie de lire les admirables lettres d'Orient de ce noble écrivain, et peut-être la lecture de cette *Correspondance*, «modèle exquis de grâce, d'émotion contenue et profonde, de science avenante et d'esprit», suivant la jolie formule de M. Claretie, inspirera-t-elle, dans la ville natale des Prevost et des Vincent, quelque brillante vocation, littéraire ou scientifique!

La marche et la façon de grimper des Paresseux, d'après les observations récentes et notamment celles de M. et Mme Geay, Voyageurs du Muséum d'Histoire naturelle,

par M. A. Menegaux.

Les documents photographiques rapportés par les voyageurs scientifiques sont du plus haut intérêt pour élucider certaines questions de biologie, et ils nous ont permis de les étudier avec une précision inconnue jadis. Je citerai en particulier la marche et la façon de grimper des Paresseux. A la suite d'observations superficielles, ou grâce à des dessins inexacts, on croit encore que ces animaux passent leur vie au sommet des arbres les plus élevés de la forêt vierge, perdus, à cause de leur couleur, au milieu d'un fouillis de branches, et qu'ils ne peuvent descendre à terre pour changer d'arbre.

Ces animaux, se reposant et dormant le jour, ne se meuvent et ne se déplacent que la nuit. «Ils ne se hasardent sur le sol que la nuit, et encore par les nuits obscures» (lettre de M. Forbin, 1908); aussi ne peut-on les apercevoir à terre que très rarement. C'est probablement à cette circonstance que nous devons les légendes souvent bizarres qui ont couru sur leur compte.

L'opinion la plus invraisemblable est celle de Schinz, qui dit, in *Naturg. der Säugethiere* (1831), p. 221 : «Voici la vérité : Le Paresseux est un arboricole: il naît sur les arbres, vit jusqu'à la mort toujours sur le même, et ne se rend jamais à terre, sauf s'il y tombe par hasard.»

Étant donnés la taille et le port des arbres sur lesquels vivent ces ani-

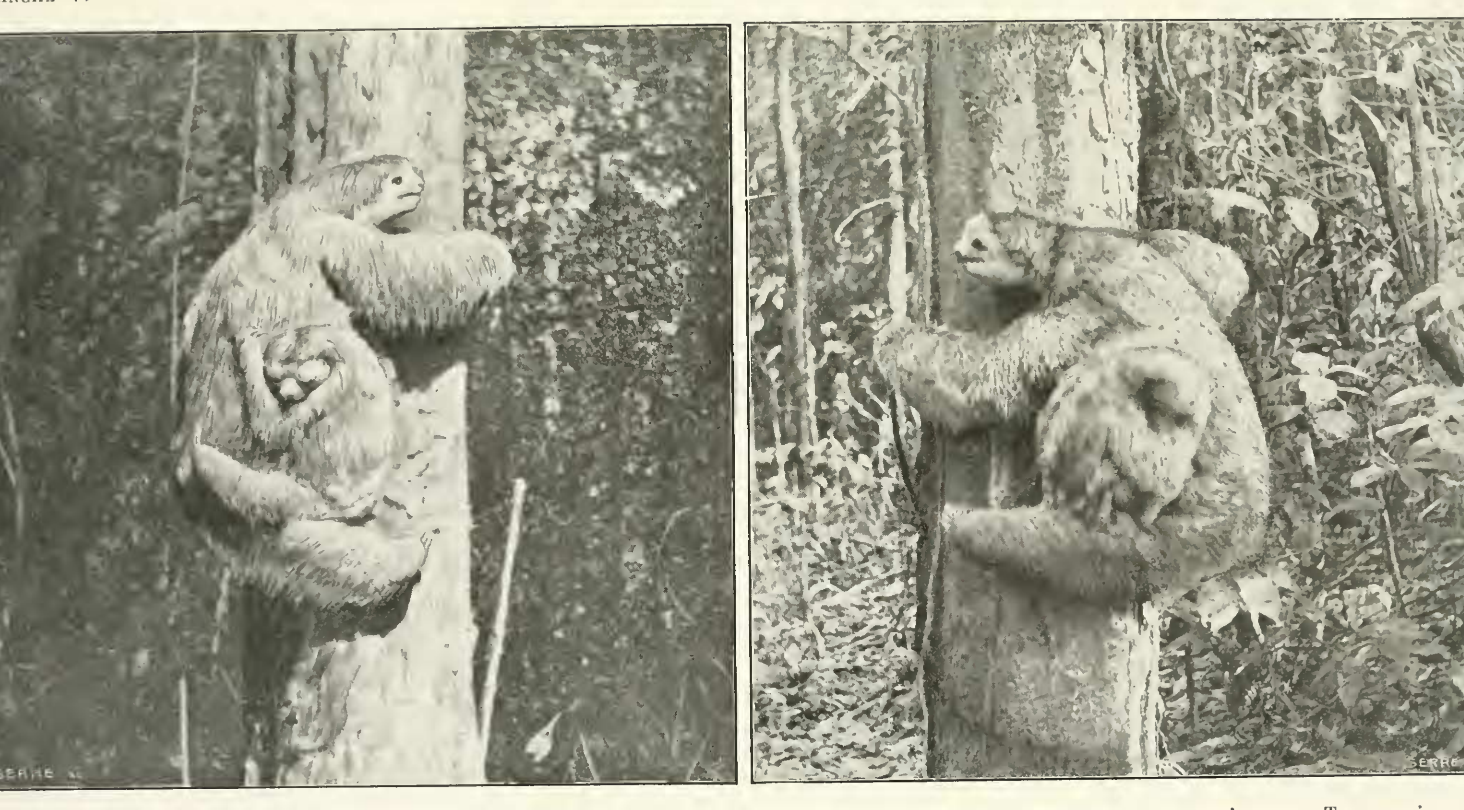


Fig. 1. — Paresseux grimpant et portant son petit.

Fig. 2. — Paresseux grimpant avec son petit sur un Tacamaquier.

(Façon de grimper des Paresseux, d'après les photographies de M. Geay.)

maux, ainsi que le petit nombre de leurs feuilles, de pareilles assertions, au dire des voyageurs, sont, *a priori*, inadmissibles. Elles sont effectivement en contradiction avec les faits les plus exactement observés. M. Geay, le voyageur auquel nous sommes redevables d'un si grand nombre d'observations intéressantes, qui a étudié ces animaux pendant ses longs séjours au Darien, au Vénézuéla et, avec Mme Geay, au Contesté franco-brésilien et à la Guyane française, a pu constater qu'ils se tiennent presque toujours sur des Urticacées, les *Cecropia* et, en particulier, sur le *Cecropia peltata* dont ils mangent les feuilles de préférence à toutes les autres [1]. C'est dans les clairières et les éclaircies, situées dans les vallées ouvertes, que se trouve leur séjour favori, car ce n'est que là que prospèrent ces petits arbres peu branchus et ne dépassant 5 à 7 mètres de hauteur. Ils s'y tiennent pendant le jour à une faible hauteur, assis dans une enfourchure, soit pour dormir, soit pour se reposer en se chauffant au soleil. Dans cette position, la tête est toujours fortement penchée en avant sur la poitrine et les membres entourent le tronc de l'arbre, en sorte que les antérieurs soutiennent ainsi le corps droit, mais tassé sur lui-même, et ils cachent en partie la tête. Seitz (in *Zool. Garten* (1889), p. 272) et M. Geay sont tout à fait d'accord sur ce point. M. Geay a tué dans cette position un Unau sur les bords de l'Oyapock, et deux Aïs à Fort-Diamant dans l'île de Cayenne. Seitz a déjà fait remarquer qu'ils ne se suspendent par les pattes, le dos tourné vers le bas, que pour manger ou progresser, et que, s'il leur arrive parfois de dormir dans cette dernière position (surtout en Ménagerie), c'est qu'ils n'ont pas à leur disposition de support sur lequel ils puissent s'appuyer. Par conséquent, l'opinion émise récemment que «leur attitude dans les arbres est toujours renversée, c'est-à-dire que leur dos est tourné vers le sol» (Anthony, *Arch. zool. Expérim*, févr., 1907, p. 71), est contredite par les faits, si on étudie ces animaux dans leur milieu normal.

D'autre part, M. Geay, en 1896 et 1898, a rapporté du Contesté diverses photographies, prises en pleine forêt vierge, d'un Aï grimpant sur un Tacamaquier dont le tronc est beaucoup plus gros que celui d'un *Cecropia* et qu'il ne peut embrasser. La difficulté est plus grande, et pourtant on voit que ses mouvements ne sont pas gênés par la présence de son jeune reposant sur sa cuisse et agrippé aux poils.

Les Paresseux grimpent plus volontiers sur les arbres de petit diamètre qu'ils peuvent facilement embrasser. Malgré la lenteur des mouvements, l'ascension est plus rapide qu'on ne se le figure. Quoy et Gaimard rapportent que, sur l'*Uranie*, vivait un Aï qui, en vingt minutes, atteignait, par les cordages, le sommet d'un mât de 120 pieds. M. Geay a constaté qu'il ne leur faut que quelques minutes pour grimper sur un *Cecropia*.

Pour grimper, l'animal élève un membre antérieur; le droit est celui qui

[1] Voir note suivante, p. 337.

fonctionne le plus souvent: et lentement il cherche, en tâtonnant, une fissure de l'écorce, une aspérité ou une petite branche à laquelle il s'accroche comme avec un grappin, le membre touchant le tronc. Il soulève, puis tire lentement le côté correspondant de son corps en s'appuyant sur le membre postérieur qui, à son tour, est remonté et accroché à l'écorce par les griffes ouvertes. Les mêmes mouvements répétés de l'autre côté en amènent l'ascension à son tour. Cornalia, en 1849, a déjà figuré son *Bradypus trivittatus* grimpant sur un gros tronc, mais la position de la tête et celle des membres est inexacte, comme on le voit facilement en comparant aux photographies rapportées par M. Geay (Pl. V, fig. 1 et 2).

Sur le sol plat, leurs longs bras et leurs jambes courtes rendent leur marche tout à fait particulière et maladroite. Lorsque l'animal est immobile, il s'appuie sur les coudes, rapprochés du corps, sur le cubitus et le bord externe de la main dont la paume, placée de champ, regarde en dedans; les griffes sont à peu près fermées. Les mouvements de rotation de la main sont très limités, puisque le cubitus et le radius sont soudés à leur extrémité carpienne. A ce moment, l'animal est comme assis sur ses membres postérieurs peu écartés, le pied placé de champ, de sorte que le ventre, toujours gros, touche à terre.

Quand l'animal veut progresser, il s'appuie sur un bras, le gauche par exemple; il soulève alors l'avant-bras du droit et allonge tout le membre, avec ses griffes à demi ouvertes. Il cherche, en tâtonnant à petits coups, à découvrir quelque chose pour s'accrocher. Lorsqu'il a trouvé une racine ou une aspérité du sol, il tire dessus pour amener son corps, en même temps qu'il donne un coup de jarret afin que le ventre ne touche plus à terre et que la progression du corps puisse se faire. Il avance les membres postérieurs et recommence de l'autre côté. Pendant ce mouvement de halage, il regarde à droite et à gauche en tournant la tête avec une sage lenteur. Dans ces conditions, M. Geay estime leur vitesse à 40 ou 50 mètres par heure. Temmink assure que les jeunes ont des mouvements plus vifs que les adultes. Pour M. Geay, la différence est à peine perceptible.

Dans certaines conditions, sa vitesse peut être plus grande, quand l'animal est mû par le désir de fuir le voisinage de l'homme, de recouvrer sa liberté. A l'appui du témoignage de M. Geay, je citerai celui de deux autres témoins oculaires. Ainsi le D[r] Berthold Seemann, le botaniste bien connu, à propos d'un *Bradypus castaneiceps* Gray capturé au Nicaragua, écrivait au D[r] Gray, le 1[er] avril 1871, la lettre suivante : «J'ai gardé l'animal vivant pendant un mois; il a été nourri de jeunes feuilles de *Cecropia peltata*. Il avait l'habitude de manger surtout la nuit, au moment où il est le plus vif. Une nuit, il s'échappa de sa prison et, le matin suivant, on le retrouva à une distance de 800 yards[1] dans un marécage. Pour y arriver, il avait dû passer sur

[1] C'est donc 731 mètres en une nuit.

une colline aride, sans buisson et sans arbre, et ce fait me surprit beaucoup.» (*Proc. Zool. Soc.* (1871), p. 419.)

M. Forbin, ingénieur, qui, au Darien et en Colombie, «a vécu pendant des années dans la forêt vierge et qui s'est trouvé fréquemment en contact avec eux», m'a raconté qu'en Colombie centrale, un Aï fut placé, mais sans qu'on eût la précaution de l'attacher, dans les combles d'un vaste hangar qui servait, la nuit, d'abri à une centaine d'hommes. Or, un matin, le Paresseux, ayant disparu sans qu'on s'en aperçût, fut introuvable aux alentours. Comme les arbres avaient été coupés et brûlés au voisinage du *rancho*, M. Forbin estime qu'en sept à huit heures il avait parcouru plus de 500 mètres. Il affirme de plus qu'il n'avait pas été dévoré, car une battue ne put décrouvrir aucune trace de lutte. D'ailleurs, il était de force à se défendre. Un jour qu'un chien le harcelait, on vit son bras se détendre vigoureusement comme un ressort et lui faire une grave blessure avec ses fortes griffes.

En ménagerie, *quand ils sont en bonne santé*, ces animaux marchent sur le plancher de leur cage; c'est ce que MM. Terrier père et fils ont souvent vu faire à un Unau qui a vécu au Muséum.

De cette étude, il ressort donc que les Paresseux en liberté ont une position de repos et de sommeil qui n'est pas la suspension; qu'il est impossible qu'ils naissent et meurent dans le même arbre; qu'ils ne sont donc pas «*essentiellement et exclusivement arboricoles*», puisqu'ils peuvent progresser sur le sol, ce qui, associé à leur faculté de grimper, leur permet de changer d'arbre. Ils descendent des arbres à reculons.

La nourriture des Paresseux, d'après les observations de M. et Mme Geay, Voyageurs du Muséum d'Histoire naturelle,

par M. A. Menegaux.

On sait depuis longtemps que les Paresseux se nourrissent des feuilles de certaines Urticacées, les *Cecropia*, les *Yagrumos* des Indiens, et en particulier de celles du *Cecropia peltata* que les nègres de la Guyane appellent *Bois canon* et qu'on connaît au Brésil sous le nom d'*Embaiba*. Seitz y ajoute les chatons floraux; d'autres auteurs, les feuilles de *Bombax* (Malvacée) et de *Spondias*.

Gmelin, en 1788, à propos de *Bradypus tridactylus*, dit déjà : «Victitat foliis teneris imprimis *Cecropiae*, non bibit, imbres metuit». M. Geay